Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

- [x] Coloured covers/ Couverture de couleur
- [ ] Covers damaged/ Couverture endommagée
- [ ] Covers restored and/or laminated/ Couverture restaurée et/ou pelliculée
- [ ] Cover title missing/ Le titre de couverture manque
- [ ] Coloured maps/ Cartes géographiques en couleur
- [x] Coloured ink (i.e. other than blue or black)/ Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- [ ] Coloured plates and/or illustrations/ Planches et/ou illustrations en couleur
- [ ] Bound with other material/ Relié avec d'autres documents
- [x] Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/ La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure
- [ ] Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/ Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- [ ] Coloured pages/ Pages de couleur
- [ ] Pages damaged/ Pages endommagées
- [ ] Pages restored and/or laminated/ Pages restaurées et/ou pelliculées
- [x] Pages discoloured, stained or foxed/ Pages décolorées, tachetées ou piquées
- [ ] Pages detached/ Pages détachées
- [x] Showthrough/ Transparence
- [ ] Quality of print varies/ Qualité inégale de l'impression
- [ ] Continuous pagination/ Pagination continue
- [ ] Includes index(es)/ Comprend un (des) index

Title on header taken from:/ Le titre de l'en-tête provient:

- [ ] Title page of issue/ Page de titre de la livraison
- [ ] Caption of issue/ Titre de départ de la livraison
- [ ] Masthead/ Générique (périodiques) de la livraison

- [ ] Additional comments:/ Commentaires supplémentaires:

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction inaiqué ci-dessous.

10X				14X				18X				22X				26X				30X		
											✓											
		12X				16X				20X				24X				28X				32X

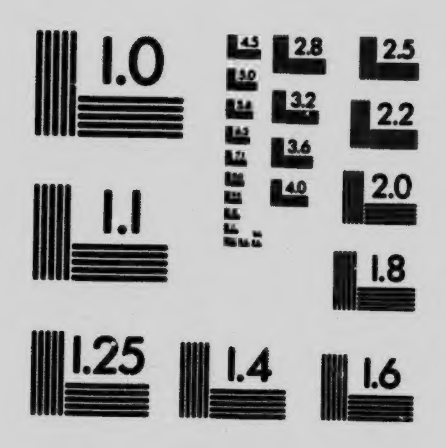
1	2	3

1
2
3

1	2	3
4	5	6

MICROCOPY RESOLUTION TEST CHART

(ANSI and ISO TEST CHART No. 2)





R. P. Valentin-M. BRETON, o.f.m.

DES DOUTES

en matière de Foi

PRINCIPES DE SOLUTION

PRÉFACE DU R. P. S. LOISEAU, S. J.

Les cœurs purs voient Dieu



MONTRÉAL
GRANGER FRÈRES, LIMITÉE
43, rue Notre-Dame Ouest

DES DOUTES EN MATIÈRE DE FOI

DECLARATION

L'auteur déclare ici adhérer pleinement et joyeusement à toutes les décisions de Notre Mère la Sainte Eglise, dont il est et veut être le fils aimant et obéissant; spécialement il soumet entièrement sa personne et ses écrits aux prescriptions du Décret *Lamentabili* et de l'Encyclique *Pascendi*.

APPROBATIONS

De licentia Superiorum regularium.
"Nihil obstat".

Charles LECOQ, censeur délégué,
le 28 août 1916.

Permis d'imprimer:

† PAUL, arch. de Montréal,
le 28 août 1916.

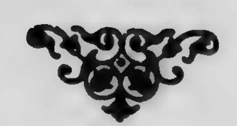
R. P. Valentin-M. BRETON, o.f.m.

DES DOUTES en matière de Foi

PRINCIPES DE SOLUTION

PRÉFACE DU R. P. S. LOISEAU, S. J.

Les cœurs purs voient Dieu.



MONTRÉAL
GRANGER FRERES, LIMITÉE
43, rue Notre-Dame Ouest

DU MEME AUTEUR

à la même librairie

CHANTS SECULAIRES (1659-1909) (*Poème sur le 250ème anniversaire de l'Hôtel-Dieu de Ville-Marie*), in-4° de 138 pp. .. .. 50 sous

LE RYTHME DU VERS FRANÇAIS, étude de prosodie, in-4° de 40 pp. .. .. (épuisé)

LES SOLILOQUES *du Bienheureux Père Paul de Sainte Madeleine*, martyr anglais de l'Ordre des Frères-Mineurs, adapté du latin, in-16 de XIV — 200 pp. .. .. 25 sous

LE SENS DE NOTRE HISTOIRE, sermon prononcé à la "*Montagne*" le 24 juin 1915, 10 sous

En préparation

LUX DE PACE, poésies.
MELANGES de pédagogie et de morale.

PREFACE

Au dire de Pascal, "il n'y a que trois sortes "de personnes: les uns qui servent Dieu, l'ayant "trouvé; les autres qui s'emploient à le cher- "cher, ne l'ayant pas encore trouvé; et d'autres "enfin qui vivent sans le chercher, ni l'avoir trouvé. Les premiers sont raisonnables et heu- "reux; les derniers sont fols et malheureux; "ceux du milieu sont malheureux et raison- "nables." (Pensées.)

Les derniers, les "fols", n'ouvriront pas même ce livre où ils rencontreraient le Dieu qu'ils ne cherchent pas; ceux du milieu, s'ils l'ouvrent, le fermeront sans y avoir trouvé celui qu'ils cherchent, parce que l'auteur, il le déclare, n'a pas eu le dessein de se faire leur guide, d'aller les prendre dans leurs ténèbres afin de leur éclairer la route.

Restent donc les premiers. Mais ceux-là "servent Dieu, l'ayant trouvé," et n'auront sans doute pas souci de chercher en ces pages un bien qu'ils possèdent.

On ne saurait donc guère à quelles personnes recommander de lire ce livre si, parmi celles qui "servent Dieu, l'ayant trouvé", il ne s'en

rencontrait pas quelques-unes — combien? — qui le servent sans entrain, comme si, parfois, elles craignaient d'avoir placé leur confiance en un protecteur impuissant; comme si, même, elles se sentaient mal assurées de le tenir dans une possession tranquille, hésitantes et tout près de douter si celui en qui elles croient est un Dieu réel ou si ce n'est qu'un fantôme sorti de l'imagination apeurée de nos lointains ancêtres.

Pauvres âmes, les voilà revenues aux angoisses des Apôtres, quand ils craignaient d'être engloutis par la tempête, bien que Jésus fût à bord; ou quand, une autre fois, ils le prenaient pour un fantôme.

C'est pour elles, sans doute, que ces pages furent écrites. Si elles les lisent attentivement, il n'est pas douteux qu'elles sentiront tout d'abord leur foi se raffermir quand elles apercevront combien la tempête des objections qui les troublent est vaine et impuissante.

Cette tempête souffle, ce semble, de bien des côtés, mais nulle part elle ne fait plus rage que dans ces conversations dont les vérités de la religion sont "l'inévitable sujet".

Que l'on s'entretienne d'un sujet qui a une si grande influence sur toute la vie, ce serait parfait si on le faisait toujours avec des paroles inspirées par le bon esprit, éclairées par la lu-

mière d'une science vraie et comprises dans leur sens exact.

Oui, ce serait parfait; mais ce qui l'est moins, ce qui ne l'est même pas du tout, ce qui est, au contraire, fort dangereux, ce sont les entretiens dans lesquels ceux qui parlent le plus de "l'inévitable sujet" sont incompétents; où les méprises sont nombreuses qui naissent de l'ignorance soit du sujet lui-même, soit du sens "des mots et de leur portée"; où l'on veut à tort comprendre l'infini sans s'apercevoir que "la pensée et la parole" ne sont plus dans un rapport parfait là où il s'agit des réalités divines.

Les "âmes sincères" reconnaîtront vite, en lisant les pages que l'auteur leur a destinées, que de telles conversations font nécessairement les ténèbres dans l'âme.

Quand il arrive que les vérités de la religion, apprises au catéchisme, au collège, au couvent, et acceptées alors avec une foi entière, semblent s'être obscurcies parce que l'esprit s'est posé à leur sujet des questions dont il n'aperçoit pas la solution, est-il sage d'aller la chercher dans les entretiens qu'on vient de dire? Est-il sage, pour la trouver, de lire les auteurs qui ont, de parti pris, attaqué notre foi; de les interroger sous ce beau prétexte que, pour arriver à la vérité, il est nécessaire de connaître ce qu'ont dit les adversaires?

Pourquoi s'avise-t-on si rarement d'aller demander la réponse à ceux qui la connaissent pour avoir longtemps étudié et les enseignements de la Foi et les difficultés, les objections qu'on leur a, de tous temps, opposées?

Qui veut sincèrement la lumière doit aller là où elle brille.

Hélas, il est trop rarement hors de saison de montrer, comme le font quelques-unes de ces pages, et de montrer en y insistant, comment il y a contradiction à prétendre disserter, décider des choses de la Foi, sans étude et comme à première vue et, d'autre part, à soumettre son jugement et sa conduite, en toutes les choses qui concernent la santé ou les affaires, aux médecins ou aux avocats, par la raison très juste que ceux-ci ont étudié ces matières et nous pas.

Ce qui est sage ici l'est partout et les théologiens sont les seuls docteurs qu'il soit utile et prudent de consulter quand il s'agit des doctrines divines. A leurs réponses la foi, un instant obscurci peut-être, reprendra tout son éclat parce qu'elle sera éclairée de la pleine lumière, de toute celle, du moins, qui suffit à notre esprit pour lui permettre d'adhérer fermement à la vérité.

Ainsi seulement se dissipent les doutes.

Et pour qu'ils ne renaissent pas, il n'est que sage d'obéir fidèlement au précepte que l'au-

teur nous remet en mémoire quand il dit si justement qu'il faut "vivre sa foi".

Dans un article, "Choses d'Espagne", paru le premier août 1916 dans la "Revue des Deux Mondes", M. Etienne Lamy écrit les belles lignes que voici: "Sur tous ces jours" (les jours que l'Espagne a vécus dans l'histoire,) "se leva "l'intelligence révélée par l'Evangile aux "hommes. Le sentiment religieux est pour cer- "tains une de ces caches obscures et closes qui, "dans les vieilles demeures, ne communiquaient "pas avec le reste de l'habitation et qu'on "n'ouvrait qu'à de rares intervalles. Le senti- "ment religieux est pour l'Espagnol la lumière "même de la maison. Il vit en familiarité avec "la joie de ses croyances..."

Si le sentiment religieux est cette cache obscure et close qu'on n'ouvre — et combien peu — que le dimanche pendant quelques quarts d'heure, quoi d'étonnant qu'il sente le moisi, que le doute s'y mette et y pullule?

Il doit être la lumière même de la maison. la lumière qui montre les objets dans leur réalité, qui éclaire toutes nos oeuvres, qu'on fait pénétrer partout afin de tout préserver, de tout assainir.

C'est bien la pensée de M. Etienne Lamy; c'est celle aussi que le R. P. Valentin Breton exprime d'un mot au sens plus profond encore

et plus pénétrant: le sentiment religieux, la foi est une vie.

On l'ignore ou bien on l'oublie trop: au baptême nous sommes nés à une vie plus excellente que la vie humaine, à la vie divine ellemême, puisque nous y avons été faits participants à la nature divine, divinæ consortes naturæ. (2 Petr., I, 4.)

Déjà notre nature nous avait placés au troisième degré de dignité parmi les êtres vivants, nous voici élevés à un degré bien supérieur. Nous avions la vie végétative, la vie sensitive et la vie intellectuelle dans une seule vie, la vie humaine; voici que la vie humaine est surnaturalisée par la participation à la vie divine qui fait de nous des Dieux: "J'ai dit: vo êtes tous Dieux et les fils du Très-Haut." (Ps. 81, 6).

Eh bien, s'il est vrai que nous devons, en tout ce que nous faisons, agir en homme; que nos actes, même les inférieurs, doivent porter le cachet de noire dignité humaine; que dans nos repas, par exemple, il nous faut nous tenir différents de l'animal qui prend sa pâture; s'il est vrai que nous ne saurions, sans déchoir lamentablement, nous diviser et vivre tantôt comme un homme et tantôt comme un animal; il est également vrai que nous avons, bien plus impérieux encore à cause de la dignité plus

haute, le devoir d'agir toujours non plus seulement en homme mais en chrétien; qu'il faut que tous nos actes soient les actes d'un enfant de Dieu; que si nous mangeons, si nous buvons et quoi que nous fassions, nous devons en tout avoir pour fin la gloire de Dieu, (I Cor., X, 31) ; *que la vie divine, enfin, étant de beaucoup la plus excellente, nous n'avons pas le droit de la laisser inopérante le plus souvent, dans les amusements, les relations ou les affaires, pour n'en vivre que de rares instants, ceux que nous consacrons aux pratiques religieuses.*

A ne faire que de rares mouvements un membre finira par s'anémier et s'ankyloser; à ne penser que rarement l'intelligence devient moins vive et moins pénétrante; à n'agir que par intermittences la foi s'atténue, devient accessible au doute et il arrive ce que Paul Bourget a finement noté comme l'origine de presque toutes les incrédulités: "Il faut vivre "comme on pense. Sinon tôt ou tard on finit "par penser comme on a vécu".

Stanislas LOISEAU, S. J.

INTRODUCTION

Bien que nécessairement la définition d'un sujet comporte à son égard une attitude préjudicielle et comme un parti-pris, il est néanmoins difficile d'en aborder l'étude sans le définir, c'est-à-dire sans préciser le point de vue d'où on l'examinera et les limites qu'on prétend garder dans ses recherches. Nous définirons donc le doute: *une hésitation de l'esprit devant un fait ou une doctrine dont la vérité ne lui apparaît pas clairement.* La formule est large; elle laisse place aux diverses espèces du doute. Il suffira, pour qu'elle satisfasse à notre dessein, d'ajouter que cette hésitation de l'esprit ne peut provenir que de deux parts: ou de l'objet qu'il considère et dont l'être lui est insuffisamment connu; ou de sa propre faiblesse qui ne lui permet pas d'embrasser l'objet dans sa totalité.

N'en est-il pas de même dans la connaissance sensible d'un objet matériel, — la vision par exemple? Si je ne distingue pas une chose placée devant moi, c'est qu'elle est ou trop éloignée ou mal éclairée, ou bien que mon oeil manque d'acuité.

On pourrait conclure, logiquement, que le doute en matière de religion, qu'il soit ou non volontaire, a semblablement pour causes ou l'ignorance, ou l'infirmité de l'esprit humain. Nous doutons parce que l'objet de notre Foi nous est mal connu, qu'il échappe à la prise de notre esprit; ou que le faux jour des préjugés le déforme; nous doutons parce que l'organe spirituel de la croyance est en nous altéré, oblitéré ou simplement congénitalement faible.

Toute logique qu'elle est, la conclusion semblerait hâtive à plusieurs. Nous procéderons donc plus lentement, vérifiant les causes signalées. Nous ne nous astreindrons point toutefois à l'apparente régularité d'une démonstration scolastique. (1) L'ordre que nous prétendons garder suivra la logique interne du sujet pour tenter d'embrasser sa vivante souplesse.

---

(1) Si l'auteur s'était proposé d'écrire une dissertation d'école, il n'aurait pas manqué de suivre l'ordre ci-après: commencer par définir la Foi, vertu intellectuelle, théologale, surnaturelle, séparable de la charité: la distinguer soigneusement *et* de l'esprit de foi, qui tend à conformer la conduite à la croyance, *et* de cette conformité elle-même; distinguer également la connaissance spéculative des vérités de la Foi, acquise par l'étude, de la connaissance *savoureuse* qui sous l'action des *dons* de l'Esprit-Saint se développe dans l'âme justifiée habituellement docile aux enseignements de la Foi.

Ces définitions et divisions, on les trouvera dans beaucoup de traités fort bien faits qui

Et c'est pourquoi notre modeste étude traitera d'abord des causes du doute qui proviennent du sujet. Théoriquement, ces causes le cèdent en importance aux causes objectives. Dans la pratique, — parce qu'il sert peu d'éclairer un tableau, la page d'un livre, tant que l'oeil infirme reste inapte à l'appréhender — c'est l'organe qu'il faut premièrement assainir ou tonifier.

Eliminer les éléments morbides qui débilitent la Foi, fortifier les éléments de vitalité qui facilitent son exercice et le rendent normal, est donc l'intention latente des premiers chapitres.

Des chapitres suivants, on dira peut-être

dissertent formellement de la Foi, de ses causes, de ses effets.

Dans cet essai, délibérément, l'auteur a renoncé à cet appareil didactique : son but est parénétique, non pédagogique : il s'adresse à des chrétiens du monde pour les exhorter, non à des théologiens pour les instruire. Les distinctions absolument nécessaires dans un *manuel*, ont cependant l'inconvénient de présenter séparément les parties mortes d'un tout dont la valeur est faite de leur union vitale : je ne reconnais plus, disséquée dans cet herbier, la fleur dont j'avais admiré le port, l'éclat, le parfum sur la montagne.

De la Foi qui justifie, tous les aspects sont théoriquement séparables. Pratiquement, et surtout dans le dessein du Dieu Sauveur, le vrai croyant est celui qui va jusqu'au bout de sa croyance.

qu'ils s'occupent plus des méthodes légitimes de saisir l'objet, que de l'objet lui-même. Ce n'est pas indélibérément : l'objet premier de la Foi, Dieu, ne nous sera jamais adéquatement connu. L'Infini, nécessairement, déborde l'étreinte du fini ; il doit suffire à notre raison d'être certaine de son étreinte. Mais cette affirmation dépasse déjà le cadre d'une introduction et nous signifie de la terminer.

Qu'il soit permis d'ajouter que ces quelques pages n'ont pas été écrites en esprit de polémique ; mais en sincérité et en intime désir de communiquer aux coeurs droits la pacifiante et lumineuse certitude qu'on a goûtée à méditer leur contenu. Aussi s'adressent-elles aux âmes sincères et à elles seules ; et par âmes sincères l'on entend celles qui cherchent la Vérité pour se soumettre à Elle sans feinte et sans réserve et non pour Lui faire approuver leur parti-pris ; celles à qui ne suffit point l'impunité, et qui veulent la Paix dans la justice et la loyauté. On préfère n'être point lu à l'être dans une autre vue et pour une autre fin.

I

L'INEVITABLE SUJET

Les sujets de religion sont ceux dont on s'entretient le plus fréquemment. Lorsque la conversation, quittant les frivolités et les banalités, suit sa pente naturelle, invariablement elle aboutit aux questions religieuses; âmes incultes ou gens cultivés, personnes pieuses ou mondaines, croyants ou incrédules, pratiquants ou libertins; qu'on le fasse en confidence ou en discussions, avec respect ou avec outrage; dès que l'on parle sincèrement on s'entretient de religion. Dévotions, pratiques de piété, conseils des confesseurs, paroles des prédicateurs, exemples des religieuses et des prêtres, chaque classe, chaque caractère a son biais pour aborder le thème commun. Mais on y vient.

Ces sujets sont aussi — avec et avant la politique — les plus passionnément débattus. D'où la plupart des associations purement civiles et

qui prétendent à demeurer neutres, inscrivent dans leur règlement: que les discussions religieuses (et politiques) sont interdites durant les réunions. Car les dissentiments religieux divisent les hommes plus profondément encore que les querelles de famille.

De ce fait, si patent qu'on a honte d'y appuyer, il n'y a lieu ni de s'étonner ni de se formaliser. C'est, dirait un Tertullien, le témoignage d'une âme naturellement religieuse. Mais on pourrait, semble-t-il, réclamer de ceux qui parlent religion, une chose: la compétence; ou à son défaut la modestie, qui est, au sens propre du mot, la mesure, la retenue, la modération.

N'est-il pas singulier en effet que chacun s'attribue le droit, non de parler religion, — car ce droit chacun le possède imprescriptiblement — mais de le faire avec autorité, discutant, contestant, dirimant, décidant, tranchant; de se poser en juge sans appel, en docteur infaillible de la Foi et des moeurs? Encore s'il ne s'agissait que de points secondaires de pratique ou de discipline, d'une question d'abstinence ou d'indulgence, ou d'un cas facile de justice! Mais ce sont les thèses les plus ardues du dogme, les décisions les plus périlleuses de la casuistique, le sens des plus impénétrables mystères, qui sont mis en jeu et mis en pièces.

Des hommes instruits, réputés prudents et

qui le sont en leur partie, et que leur formation professionnelle devrait mettre en garde contre la témérité d'incursions en territoire peu connu, — des légistes, des médecins, des dirigeants de la haute finance ou de la grande industrie — sont précisément ceux qui se laissent entraîner à ces discussions impertinentes (au sens premier du mot).

Quel juge oserait se substituer au médecin-légiste dans une autopsie? Quel médecin se croirait préparé à débrouiller l'écheveau subtil des *responsabilités solidaires*? Quel autre tolérerait qu'un "profane" dogmatisât devant lui sur le vitalisme ou l'homéopathie, ou simplement discutât l'opportunité de tel ou tel ingrédient dans une de ses ordonnances?

Aucun! Une prudente abstention est la règle des professionnels hors des limites de leur spécialité; ils exigent des autres le respect de ces limites; au delà ils ne se reconnaissent ni préparation, ni formation, ni compétence.

Et dans un ordre moins relevé, le menuisier n'empiète point sur le terrain du serrurier, ni même sur celui — pourtant contigu — du charpentier et de l'ébéniste.

Chacun chez soi!

Le domaine du théologien seul fait exception. Il n'est point réservé. Tout le monde a le droit d'entrer, de piétiner les pelouses, de

cueillir les fleurs, d'abattre les arbres, de retracer les allées, à son gré et selon son goût.

La formation professionnelle n'est point requise en théologie; ou du moins tout le monde la possède. On le pourrait imaginer, à entendre tout le monde traiter de ce sujet commun et passionnant!

On ne s'indigne point. On pense au contraire qu'une pratique, une persuasion si étranges et si universelles doivent avoir une raison profonde.

La voici, croyons-nous:

Chacun n'a pas besoin du code ni de la thérapeutique; on pourrait même dire qu'exception faite des professionnels qui en vivent, chacun s'en passe le plus qu'il peut. Il n'en va pas de même de la théologie; tout le monde a besoin de théologie, — d'*une théologie,* si l'on préfère, fût-ce celle du néant. De cet universel besoin, on ne saurait pourtant conclure à l'universelle compétence. Chaque jour je mange du pain; cela ne fait point que je sache pétrir et enfourner. Et je pense n'être point le seul qui se contente de recevoir son pain du boulanger.

La religion est la question vitale de l'humanité. Chaque homme a dû ou devra la résoudre; sa nécessité pèse sur l'esprit comme celle du pain quotidien sur le corps. La théolo-

gie est au fond de tout, selon le mot de Leibniz poussé par Gratry vers sa plénitude. (1)

La vérité chrétienne est fille de la lumière; elle ne redoute point le plein jour; et non plus la théologie n'est pas un domaine réservé; elle est le patrimoine de tous. Tous les chrétiens peuvent, et dans une mesure proportionnelle à leur culture, tous *doivent* y pénétrer et le parcourir. Tous, guidés par les catéchistes, prennent de leur bien de famille une vue d'ensemble complète et vraie. Toutefois la connaissance à vol d'oiseau que donne de la religion le petit catéchisme (2) est insuffisante à documenter un juge de la Foi. Tous aussi, à bien peu près, nous avions reçu à l'école des notions d'hygiène et même d'anatomie: elles ne faisaient point de nous des docteurs en médecine; pas plus que nos rudiments de morale civique ne nous rendaient capables de légiférer.

---

(1) Il y a aussi que la Vérité est vivante, et qu'elle travaille les âmes par le dedans, pour les amener vis-à-vis de soi à une franche attitude de rejet ou d'adhésion. (S. Jean, Evang. I, 9 sq.)

(2) Même quand cette science rudimentaire est depuis longtemps altérée par l'erreur ou l'oubli! Et c'est souvent son cas dans nos décisionnaires.

II

D'OU NAISSENT LES MEPRISES

La connaissance de la religion requise, nécessaire, pour en parler pertinemment, a deux aspects: elle est spéculative, et elle est expérimentale; théorique et pratique, comme tout savoir dont l'objet est la vie.

La connaissance spéculative de la religion est la théologie proprement dite. C'est une science et des plus hautes; la plus haute selon son objet qui est Dieu, l'être de Dieu, les manifestations de Dieu. Comme science, elle a ses principes, ses méthodes propres; elle a son vocabulaire, riche, précis, qui facilite aux initiés la discussion et l'intelligence de ses conclusions.

On dit: *Les prêtres n'aiment point à discuter les questions théologiques avec les fidèles.* On en conclut que ces questions ne supportent pas la discussion. C'est mal conclure (1). La rai-

(1) Ne peut-on noter que cette conclusion est d'abord injurieuse aux prêtres; car les prêtres sont croyants avant d'être docteurs; pour eux comme pour les fidèles, le salut repose sur la

son de ce refus est autre. Ordinairement les fidèles ne sont point préparés à de telles discussions. Les mots dont usera le prêtre et qui auront pour lui un sens concret, précis, déterminé, n'évoqueront point la même signification exacte et pleine dans l'esprit de son auditeur. Et de renoncer à s'en servir, ou d'entreprendre de les expliquer à mesure, entraînerait des longueurs sans fin.

Qu'un médecin entende nommer le mal de Pott; il groupera sous le mot tous les faits que représente ce syndrôme; mais qu'il veuille décrire la maladie, ses symptômes, ses progrès, son traitement, à un profane qui ignore jusqu'à l'existence des vertèbres lombaires, dans quel embarras ne se mettra-t-il pas?

Toute science, tout art, tout métier, que dis-je? le moindre amusement a son vocabulaire technique, familier aux initiés, et dont on ne saurait remplacer les termes par mainte périphrase.

Si par fortune un avocat lit ces lignes, ne dira-t-il pas: L'auteur allègue une exception

---

Foi; et ils doivent pourvoir à leur propre salut avant de pourvoir à celui du prochain. Personnellement l'auteur de cette étude ne serait pas assez insensé pour jouer sa vie et risquer son éternité sur des opinions dont sa raison lui aurait démontré le manque de base; et il s'assure que les autres prêtres pensent comme lui.

déclinatoire de compétence — ou même, tout court: *Il invoque le déclinatoire ?*

—Oui, Maître, bien qu'il se propose de conclure sur le fond un peu plus tard; et votre expression, très claire au prétoire, passe pour jargon hors du Palais.

Comme elle a son vocabulaire, la théologie a ses méthodes; par exemple elle répute l'humble prière d'un coeur pur un meilleur moyen d'investigation que l'effort d'un esprit lucide. On connaît la réponse de S. Bonaventure à S. Thomas d'Aquin qui lui demandait dans quel livre il avait trouvé l'explication d'une doctrine difficile: "Dans celui-ci!" Et il lui montrait son crucifix, noirci par ses baisers et par ses larmes.

Semblablement, la théologie ne tente point, — et l'importance extrême de cette considération éclatera au cours de cette étude — elle ne tente point de donner une solution purement, uniquement intellectuelle à un problème qui n'est que partiellement intellectuel. Ce mode de procéder d'ailleurs n'est pas exclusif à la théologie; un esprit judicieux ne décide point de la valeur d'un palais ou d'une sonate d'après des logarythmes, encore que la mathématique soit à la base de l'architecture et de la musique.

Comment la confusion, l'erreur, l'hésitation et le doute ne sortiraient-ils pas d'entretiens

et de discussions où ces conditions de vérité sont ignorées ou méconnues. Ce serait miracle ! Eh quoi ! On ne risquerait pas sa santé ni sa fortune sur des propos inconsidérés, et l'on ne craint pas d'exposer sa Foi aux périls d'imprudentes conversations ? Et plus l'imprudence serait grande et plus l'on s'estimerait habile ! Etrange illogisme !

Si indispensable que soit la connaissance théorique de la religion dans l'étude des problèmes qu'elle implique, cette connaissance n'est cependant point l'unique, ni même la plus nécessaire.

Car en effet la religion n'est pas seulement une philosophie, c'est-à-dire une sagesse humaine, un système de vérités. Lui accorderait-on la transcendance sur toute doctrine rationnelle, qu'on méconnaîtrait encore sa réelle valeur. La religion chrétienne est avant tout une *vie*.

Dieu n'a pas révélé aux hommes la *Trinité* ou la *Rédemption* pour offrir un thème inépuisable à leurs spéculations. Quand il a poussé les prophètes à écrire (1), il n'avait nullement en vue d'exciter la sagacité des futurs archéologues et des linguistes à venir. Dans la Révélation comme dans son oeuvre toute entière,

(1) 2e Ep. de S. Pierre. 1. 21.

la fin qu'il se propose est notre salut, c'est-à-dire notre participation à sa propre vie, à la vie divine.

Or la vie ne s'apprend pas toute, ni d'abord, dans les livres. Nous avons chacun, de la vie, une connaissance personnelle et incommunicable, qu'aucun maître n'a pu nous donner: c'est notre expérience. Pour bien connaître, pour comprendre la Foi chrétienne, pour en posséder le sens, il est absolument nécessaire d'expérimenter l'efficacité de la discipline chrétienne. Et cette expérience ne s'acquiert que par la conformité sincère et généreuse des moeurs avec la doctrine.

S'en étonnerait-on? Mais en toute branche de l'activité humaine — sauf peut-être dans les sciences de pure spéculation — la pratique doit corroborer la théorie. En chimie, les formules ne se comprennent bien qu'au laboratoire. En médecine, eussé-je tout appris d'une maladie dans le traité le plus complet, qu'au chevet d'un patient, aux prises avec les complications diathétiques, — les commodes idiosyncrasies, — avec les réactions vitales, je me heurterai à bien des surprises. Dans le plus humble savoir, l'expérience oblige à revenir sur les enseignements du manuel.

A ce point de vue, la pratique soutenue de la vie chrétienne intégrale est une irrempla-

çable maîtresse de théologie. La sainteté dans une Thérèse d'Avila, dans un Pascal Baylon, a pu suppléer à l'étude; rien ne supplée à la sainteté, non pas même le génie d'un Augustin ou d'un Thomas d'Aquin. De ce dernier les formules latines peuvent paraître, aux profanes, froides et mortes: celui que l'expérience a enseigné y découvre — comme dans les sentences de l'Imitation — une condensation de vie à rendre envieux un Taine ou un Bourget.

Cette considération paraît tellement importante, elle est ordinairement si peu connue, qu'on se permettra d'y revenir dans le chapitre suivant. Auparavant on voudrait pour conclure celui-ci suggérer un avis qui s'applique également aux deux moyens de connaissance théologique: l'étude et l'expérience.

Quiconque veut apprendre une science, un art, un métier, il se met à l'école des gens de la partie. Il écoute leur leçon docilement; il n'a pas l'ingénuité de prétendre à redresser ses maîtres. Plus tard, devenu maître à son tour et s'il en est capable, il innove et perfectionne. Cela est de bon sens, sauf bien entendu dans les choses de la Foi.

Allons! un peu de modestie, un peu de patience! A ses Apôtres qu'Il avait lui-même formés durant trois ans à leur mission et qu'Il venait d'élever au sacerdoce, Notre Seigneur

disait: "J'aurais encore bien des choses à vous dire, mais *vous n. pouvez* les porter maintenant (1)." N'accepterons-nous point d'être traités comme le furent ces colonnes de l'Eglise?

Le temps est nécessaire à toute oeuvre durable. Un converti d'une haute intellectualité, qu'on a justement classé parmi les "Maîtres de l'Heure", témoigne par ses romans d'une connaissance exacte du dogme chrétien, mais aussi qu'il n'a pas encore acquis le "sens du Christ". Sachons donc attendre pour comprendre.

Dans cette école de vie, Dieu est le maître et il doit s'y entendre pour le moins aussi bien que nous. Le Psalmiste ne nous avertit pas en vain *que les jugements de Dieu sont droits et qu'ils se justifient d'eux-mêmes* (2). Ce n'est pas en vain qu'il profère cette autre étonnante parole, adressée au Seigneur: *Vous serez justifié et victorieux, quand vous (nous permettrez) de juger vos oeuvres* (3).

(1) S. Jean, Evang., 16, 12.

(2) Ps. 18, 10.

(3) Ps. 50, 6; Vulgate.

III

UN SIXIEME SENS

La pratique soutenue de la vie chrétienne intégrale, est-il dit plus haut, est une maîtresse de religion dont aucune étude ne remplace l'enseignement.

On fait cette remarque que les vrais fidèles, particulièrement les saints, n'ont pas de *doutes* en matière de Foi (1).

Est-ce manque d'intelligence? On n'ose point le dire de croyants qui se nomment Ampère, Cauchy, Pasteur, Branly... pour ne citer ici que des *scientifiques*. Et qui, comparant sa pensée à celle d'Augustin, de Bossuet, de Pascal, de Newman, de Soloviev, s'attribuera la

(1) On croit devoir maintenir cette affirmation malgré les étonnements et contradictions qu'elle peut susciter. Les cas signalés de la vie des saints (il en est de classiques, ceux par exemple de S. Vincent de Paul et de S. Alphonse de Liguori) ou les expériences personnelles qui ont été objectées, à l'analyse se résolvent, non *en hésitation de l'esprit devant un point de foi*, mais en tentations, obscurités, aridités, inquiets désirs de la vérité insuffisamment connue; plus souvent encore en craintes opposées à la confiance, c'est-à-dire à la vertu théologale d'espérance.

suprématie sans du même coup se décerner un brevet de parfaite ignorance ou de déraison? Prétendra-t-on qu'ils n'ont pas donné au christianisme une adhésion motivée et consciente?

"Qu'ont-ils vu, s'écrie Bossuet, qu'ont-ils vu plus que les autres, ces rares génies? Pensent-ils avoir mieux vu les difficultés à cause qu'ils y succombent, et que les autres qui les ont vues les ont méprisées?" (1)

Nous n'apportons ces noms et ces exemples qu'en faveur des pauvres intellectuels qui craignent de se diminuer en croyant; car d'abord ce que nous revendiquons comme l'apanage des vrais fidèles n'est pas une naturelle intelligence plus lucide ou vigoureuse, ni même un exercice plus heureux de facultés communes; et de plus nous n'accordons pas à la raison humaine, voire au génie, une compétence qui ne lui appartient pas. Car toute intelligence, toute formation scientifique échouent au seuil du surnaturel; elles ne donnent pas plus à

(1) On est pourtant surpris qu'un écrivain comme E. M. de Vogüé (Sous l'horizon) après avoir admiré dans Pasteur *l'unité* de pensée et de vie, *la sincérité absolue*, son *intégrité* en face du vrai, ose laisser entendre qu'il fut chrétien en contrebande de sa pensée scientifique; qu'il avait établi une cloison étanche entre sa Science et sa Foi! C'est se contredire, ou ne pas se comprendre soi-même; ou bien désirerait-on qu'il en fût ainsi pour se débarrasser d'un témoin gênant?

l'esprit humain la possibilité de le franchir que ses ailes ne donnent à l'oiseau la possibilité de sortir de notre atmosphère. Moins encore; il y a différence *d'ordre* entre le naturel et le surnaturel, et non pas entre l'air respirable et ce que nous appelons le vide intersidéral. (1)

Un homme sensé ne se dépite pas de ne pouvoir s'élever dans l'espace sans un appui et de n'avoir pas les ailes de l'oiseau; son dépit serait pourtant infiniment moins déraisonnable que celui qu'on manifeste à la porte du surnaturel lorsqu'on la trouve close.

D'où vient donc la possession paisible de la Vérité qu'on remarque dans les vrais fidèles?

"Le Fils de Dieu (à *nous* qui croyons en Lui) *a donné un* SENS *afin que nous puissions connaître le vrai Dieu.* (2)" La clé de la situa-

(1) On connaît le célèbre fragment de Pascal sur *les Trois Ordres*, qui signifient sans doute l'ordre matériel ou des phénomènes, à la connaissance duquel suffit l'*esprit de géométrie;* l'ordre moral (et peut-être métaphysique) auquel correspond l'*esprit de finesse;* l'ordre de charité, qu'on ne perçoit que par l'Esprit-Saint. PASCAL-*Giraud*, Pensées, art. 1, 1. — Opuscules, *Les Trois Ordres.*

(2) Sous cette forme l'affirmation est de S. Jean, 1ère ép., 5, 20. Le mot de l'original peut se rendre par: intelligence, une intelligence nouvelle — renouvelée — ou transcendante. Mais on la rencontre aussi dans S. Paul, qui nomme cet organe "le sens du Christ", 1 Corint., 2, 16. Il dit aussi: *les yeux illuminés du coeur,* Ep. aux Ephés., 1, 18. On pourrait traduire comme suit

tion est là: Les vrais fidèles ont un sens, un organe de connaissance surnaturelle qui n'est pas accordé aux autres. C'est pourquoi ils n'ont pas de doutes: La porte est pour eux ouverte. Le voile qui cache la Vérité est levé, non pas encore pleinement, comme au jour où se révélera la gloire du Seigneur (1), mais déjà suffisamment pour la laisser connaître et admirer.

Les âmes qui vivent de leur Foi ont en elles le Saint-Esprit. Et cet Esprit leur suggère ce qui leur a été enseigné du dehors par le ministère apostolique. Car seul l'Esprit de Dieu connaît les choses de Dieu et seul il peut les révéler à l'esprit de l'homme, en lui communiquant le sens du Seigneur (2).

Cette docilité (3) des enfants de Dieu, c'est-à-dire des vrais croyants, à l'Esprit de Vérité,

---

le V. 2, chap. 12 de l'Ep. aux Romains: *Transformez-vous, selon l'esprit nouveau, afin d'expérimenter quelle est la volonté de Dieu* (Crampon). Le prophète Ezéchiel promet, sans doute dans le même sens, un *esprit nouveau, un coeur nouveau* (36, 27).

(1) Psaume 16, 15.

(2) Voici dans leur ordre de référence les textes qui appuient les allégations de ce paragraphe: Rom. 1, 17; Hébreux, 10, 38; 1 Joan. 2, 20 et 27; Rom. 10, 17; Joan. 14, 26; 1 Cor. 2, 11 (cfr. Ephés. 3, 17 et 19); Rom. 11, 34.

(3) Docilité, au sens étymologique d'aptitude à recevoir un enseignement.

est un des caractères de la Foi. On la trouve expressément indiquée dans l'Ancien Testament comme un des signes de l'ère messianique (1).

Notre Seigneur lui-même, dans son discours aux Capharnaïtes (2) sur la Foi, ses conditions, son efficacité, parle précisément dans ce sens: Les âmes fidèles sont dociles, enseignées de Dieu.

A l'encontre, les âmes infidèles sont indociles; elles *ne peuvent pas* être instruites par l'Esprit; et indociles dans la mesure exacte de leur infidélité, soit qu'elles aient totalement repoussé la Foi, soit qu'elles se refusent à en admettre certaines conséquences dogmatiques et surtout morales.

Cette indocilité n'est pas moins formellement enseignée par l'Ecriture que la docilité des Enfants de Dieu: *L'homme charnel,* dit S. Paul (et son expression est plus énergique: animalis homo) (3) *ne perçoit pas les choses*

(1) Par exemple: Isaïe, 54, 13; Ezéchiel, 36, 27; etc.

(2) S. Jean, Evan., 6, 45; on pourrait multiplier les citations de S. Jean, car cette aptitude des croyants à comprendre, à goûter les choses de Dieu est un des fondements de sa théologie: Celui qui est de Dieu, entend les paroles de Dieu; et vous ne les entendez pas, parce que vous n'êtes pas de Dieu (8, 47).

(3) 1ère aux Corinth., 2, 14.

de l'Esprit de Dieu. Elles sont une folie pour lui. L'Apôtre insiste: *Il ne* PEUT *pas les comprendre.* Et la raison est que: *c'est par l'Esprit qu'on en juge.*

Si l'on garde en mémoire l'enseignement du Maître tel que l'a rapporté S. Jean (1), on constate que le disciple ne fait que le répéter.

Or une âme de bonne foi ne refusera pas de s'avouer que — c'est du moins le cas ordinaire — ce fut *après* qu'elle se fut mise dans l'impossibilité de comprendre les choses de Dieu qu'elle commença d'avoir des *doutes* et de poser des *objections.*

On a abandonné le service de Dieu; on a trahi le Christ pour se rendre l'esclave de quelque idole de chair, d'argent, d'orgueil intellectuel. L'Esprit de Dieu se retire de l'âme. Avec l'état de grâce, avec la pureté du coeur, on a perdu le sens du Christ, l'intelligence surnaturelle. On est spirituellement aveugle: on ne voit plus, on ne comprend plus. C'est *alors* que pour se justifier de ne plus croire (ou plutôt de ne plus pratiquer) on trouve des raisons, c'est-à-dire des objections et des doutes. Et je ne nie point que ces raisons ne puissent faire impression sur une intelligence réduite à sa seule vigueur naturelle. Mais supposé qu'un

(1) Soit au chap. 6, soit surtout aux chap. 14 et 16.

homme, après s'être bandé les yeux, vienne nier la lumière et les couleurs, devrai-je faire cas de ses négations? Nier la Vérité parce qu'il s'est rendu incapable de la voir, c'est le sort — et le terrible châtiment — du pécheur.

Terrible châtiment, ai-je dit. Ce n'est point une exclamation oratoire. C'est l'expression exacte de la réalité. S. Augustin dit de ces aveugles, avec un de ces cliquetis de mots qui lui sont familiers: *Illi usque adeo non intelligunt ut nec saltem non se intelligere intelligant.* (1) Aveugles au point de ne même pas voir qu'ils ne voient point! Ce sont là ces "superbes esprits" qui se flattent de voir plus clair que "la troupe crédule des dévots"! Aussi Notre Seigneur leur donne cet avertissement en parlant à leurs devanciers les Pharisiens: Si vous étiez aveugles, vous n'auriez point de péché; mais parce que vous vous vantez de voir, votre péché demeure sur vous (2).

N'hésitons pas à approfondir cette doctrine. Cette incapacité spirituelle n'atteint pas seulement les païens, ou les renégats; elle frappe aussi les âmes qui prétendent rester fidèles, mais refusent d'accomplir toutes (3) les oeuvres

(1) Tr. CIII in Joan., no 1.

(2) S. Jean, Evang. 9, 41.

(3) S. Jacques, Epître, 2, 10 et 14.

de la Foi, vivant dans la désobéissance à la Loi de Dieu, dans le péché mortel.

Sans examiner la question angoissante (1) de savoir jusqu'à quelle extrême limite on peut aller dans le péché sans perdre la Foi, puisque ce n'est point du plan de cette étude, et qu'aussi bien une telle Foi n'est guère qu'un germe atrophié, susceptible de revivre, mais actuellement inutile au salut (2) ; disons que l'Ecriture est formelle à enseigner que le péché entraîne l'ignorance de Dieu et des choses de Dieu: "Celui qui pèche n'a pas vu (Dieu) et ne l'a pas connu. — Celui qui prétend connaître Dieu, s'il ne garde pas les commandements, il en a menti. — Celui qui n'aime pas, celui-là ne connaît pas Dieu;" or on sait: "que celui qui m'aime, c'est celui qui garde mes commandements," et que réciproquement: "celui qui ne garde pas mes commandements, celui-là ne m'aime pas." (3)

Ainsi donc et les païens et les infidèles mais aussi les chrétiens pécheurs sont aveugles et *inintelligents* dans les choses de la Foi; bien

(1) Et d'ailleurs périlleuse: cfr la proposition condamnée par Alexandre VIII, Denz.-Bann. 1302. (No 12).

(2) Cfr. Conc. de Trente, Session VI, Canon 28.

(3) S. Jean, 1ère épître, 3, 6; — 2, 4; — 4, 8; — Evang., 14, 21 & 24.

plus, dans une mesure évidemment moindre, proportionnelle à leur résistance à la grâce, les fidèles qui sans rompre avec Dieu par le péché mortel, se montrent à son service lâches et tièdes, sont eux-mêmes atteints de cécité spirituelle. Oui, dans la mesure où ils refusent à Dieu l'adhésion totale de leur esprit, de leur coeur, de leur vie, dans la même mesure ils se rendent incapable de *goûter* Dieu et les choses de Dieu.

La portée pratique de cette doctrine, nous essaierons de la faire saisir par un exemple:

Un abbé ***, religieux sécularisé, a publié un livre de ce qu'il appelle ses déceptions. Il l'a intitulé, — à peu près — "Le Misanthrope au cloître". C'était facile. Une chose, deux choses, eussent été plus difficiles: ne pas penser un tel livre, et pour cela rester fidèle à ses engagements. Aux yeux d'un vrai chrétien, Alceste a tort, dès là qu'il jette aux orties son froc. Son livre fût-il le plus amusant du monde, il montre simplement qu'Alceste n'a pas compris la vie religieuse. La vie religieuse est essentiellement une école où l'on apprend à mourir à la vie naturelle et à vivre surnaturellement. Tout y a ce dessein avéré et conséquemment tout y tend à soumettre l'homme à l'Esprit Saint. Plus donc un point de la règle mortifie, plus il concourt à la fin désirée.

Alceste ne veut pas se laisser mortifier. Il se rebiffe et sort en claquant la porte. Est-ce donc qu'il ne voulait point la fin, qu'il n'accepte pas le moyen? Et alors il témoigne ou bien qu'il est entré au couvent avec une intention oblique, ou bien qu'entré de bonne foi, il a perdu l'esprit de sa vocation, et que ressaisi par l'esprit du monde il a résisté persévéramment à l'Esprit-Saint? Il y a là de quoi faire pénitence, et non de la littérature, même amusante.

Cet exemple, notoire puisqu'on le trouve en librairie, ne peut être taxé d'indiscrétion. Or la doctrine qu'il appuie se vérifie à tous les étages du monde des âmes: dès qu'elles s'écartent de Celui qui est la vraie Lumière, elles perdent pour autant l'acuité de la vision. La béatitude des coeurs purs, c'est de *voir* Dieu. Le secret de certaines inintelligences ne serait-il pas dans ces paroles de S. Jacques: *Dieu résiste aux superbes et donne sa grâce aux humbles?* (1)

Qu'on lise les reproches adressés par S. Paul aux Corinthiens et aux Hébreux, on se convaincra de cette doctrine: *les âmes encore charnelles sont incapables de la nourriture solide destinée aux parfaits; il faut leur donner,*

(1) S. Mathieu, Evang., 5, 8. — S. Jacques, Epître, 4, 6.

comme à des enfants, le lait d'une instruction rudimentaire (1).

L'Apôtre parle en ces endroits à des chrétiens, mais tièdes et imparfaits. Ils ont toujours été le grand nombre dans le Christianisme. Les saints demeurent l'élite d'une élite. Les autres se laissent plus ou moins contaminer par la sagesse du monde, hostile à l'Esprit-Saint. Les chrétiens éclairés ne s'étonnent point de leurs critiques à l'adresse de la vraie piété, des institutions ecclésiastiques ou religieuses, des évêques et même du Souverain Pontife. Ils savent par l'enseignement de l'Ecriture que ces infortunés *ne peuvent pas* comprendre: les choses de Dieu ne se jugent que par l'Esprit de Dieu. S. Jude va jusqu'à dire: *qu'ils blasphèment ce qu'ils ignorent*, et que même *ce qu'ils connaissent par la raison naturelle les induit en erreur* (2).

(1) Voir particulièrement 1ère aux Corint., chap. 3; Hébr., 5, 14, sq.

(2) Epître, vers. 10; Ps. 91, 6-7.

IV

LES MOTS ET LEUR PORTEE

Mais, objectera quelqu'un, sera-t-il donc nécessaire d'être en la grâce de Dieu, de posséder le sens du Christ, pour comprendre que deux plus deux font quatre? Bien que tout dans la vie ne soit pas aussi accessible à l'intelligence que ce binôme élémentaire, il est peut-être (1) possible de fournir, tout en vivant dans l'offense de Dieu, une belle carrière de professeur, d'avocat, de médecin, de philosophe et même de théologien... Nous parlons de doutes en matière de religion et l'on avance, appuyé sur l'Ecriture, que ces doutes surgissent ordinairement dans des esprits fermés à la lumière, pri-

(1) Nous vivons dans l'ordre surnaturel et l'ordre naturel lui est adapté. De là de bons esprits ont pensé que le péché affectait jusqu'aux facultés naturelles. Je nomme parmi les modernes Newman, Soloviev, Hello, Veuillot, sans citer de références, cette pensée étant au fond de toute leur doctrine. Cependant je dis: *peut-être*, car d'autres bons esprits ont contesté la justesse de cet aperçu.

vés de ce que l'on a appelé un sixième sens, le sens du Christ et des réalités surnaturelles.

On insistera: Les mots ne changent pourtant pas de signification selon que celui qui les profère ou les écoute est incrédule, pécheur, croyant ou parfait?...

Que mon contradicteur lui-même réponde: Le mot *père* a-t-il le même sens, ou s'il préfère la même plénitude de sens pour l'enfant qui n'y met qu'un certain rapport confus d'affection confiante et respectueuse à l'égard d'un homme déterminé; et pour l'homme mûr qui possède la notion de paternité dans sa valeur intégrale, pour l'avoir acquise par la réflexion, et surtout par l'expérience de relations inverses à l'égard de deux hommes dont l'un lui a donné et l'autre a reçu de lui, non seulement la vie, mais une forme de vie spécifiée par des habitudes personnelles et héréditaires?

Les mots: *Fleuve Saint-Laurent* ont-ils la même portée, pour l'Européen qui ne connaît pour ainsi dire que leur figure verbale; et pour l'écolier canadien déjà fier du fleuve national dont la géographie lui a montré le cours; et pour le touriste qui l'a descendu, admirant ses eaux et ses rives; et pour le pilote qui l'a *pratiqué* de longues années durant; et pour le poète qui s'est enivré de sa romantique beauté et qui en a redit l'éclat dans un vibrant poème?

En admettant donc que chaque mot garde pour ainsi dire la même étendue, la même façade dans tous les esprits et sur toutes les lèvres, il est évident par ces exemples qu'il ne possède pas le même contenu, qu'il est pour les uns plus riches, pour les autres moins (1).

De fait, ce que nous disons et ce que nous entendons, provoque ou éveille en nous des résonnances multiples, toutes à la ressemblance intime de notre âme. C'est notre *verbe, verbum mentis.* Il est d'une vérité profonde l'axiome scolastique: *quidquid agitur aut recipitur, ad modum agentis aut recipientis agitur et recipitur.*

Le nom de l'Eglise éveillera donc des idées fort diverses et même divergentes dans l'esprit de l'enfant qui apprend au catéchisme la défi-

(1) H. Bordeaux, dans le "Carnet d'un stagiaire", reproduit la belle leçon qu'un maître du barreau donne à son débutant: s'efforcer de voir au-delà du mot, la chose concrète que le mot représente, et au-delà même de la chose, sa valeur humaine. L'exemple qu'il choisit est un champ, objet d'un litige qui se devait plaider le lendemain. Le vieil avocat conduit son jeune confrère en face du champ, puis il évoque les travaux et les sueurs qui ont fécondé ce coin de terre.

J'insiste non sans dessein: c'est une des supercheries de l'esprit du mal, de nous habituer à rester à la surface des choses, sans pénétrer leur profondeur tragique; à vivre, j'ose le dire: *verbalement.*

nition connue; et dans l'esprit du chrétien tiède qui ne voit dans l'Eglise qu'une puissance extérieure et presque hostile; et dans celui de l'ascète qui, par une longue contemplation et la grâce d'en-Haut, expérimente en soi la vie de l'Eglise comme la réalité supérieure d'un organisme dont il est un membre conscient.

Et c'est pour cela sans doute que l'Apôtre Paul enseigne que *"personne ne peut dire: Jésus est le Seigneur, sinon dans l'Esprit-Saint"*. Il est très clair qu'il ne s'agit point de proférer cette proposition simple et incomplexe dans sa teneur littérale, qu'on admette ou non le rapport de l'attribut au sujet; mais de la vérifier en soi par une connaissance personnelle et immédiate qui en fait la base de nos jugements pratiques et le principe d'une vie nouvelle.

Il semble donc que l'objection: les mots ne changent point de signification selon les esprits, doit se résoudre par cette distinction: les mots ne changent point de sens, mais ils perdent ou gagnent en plénitude.

V

LA MARQUE DU VERITABLE ANNEAU

Pour conclure cette première partie, répondons selon notre capacité à la question que nous posent nos lecteurs:

—Comment reconnaîtrai-je que je possède ou non le sens du Christ?

Le Docteur de la Foi, S. Jean, indique une première marque facilement discernable et infaillible, dans le chrétien baptisé: l'horreur du péché, en tant qu'il est l'offense de Dieu (1).

La pensée chrétienne a concrétisé ce sentiment exquis des vrais croyants dans cette formule exquise elle-même: *Timor castus offendendi Deum,* la chaste crainte d'offenser Dieu (2). Cette horreur du péché, de tout pé-

---

(1) 1 Ep., 1, 5-7 & 10; 2, 3-4.

(2) C'est l'absence de ce signe qui manifeste que des livres comme "Le démon du midi", "Le sens de la mort," et "Les Rocquevillard," "La Maison"...

ché, quelle qu'en soit l'espèce ou la gravité, est caractéristique des âmes éclairées par l'Esprit de Dieu. Plus ou moins vive et perspicace selon la pureté de coeur du sujet, elle est dite chaste par opposition à la crainte servile qui cherche moins la justice que l'impunité. Elle procède en effet de la préférence donnée à l'honneur de Dieu sur l'intérêt personnel, selon ce que dit S. Jean: *que l'amour bannit la crainte, car la crainte suppose* (que l'on redoute) *un châtiment* (1).

Ce premier critère, bien qu'indirect, nous semble pourtant préférable à tout autre, parce qu'il n'expose pas la bonne foi aux illusions

ne sont pas pleinement chrétiens, malgré les intentions de leurs auteurs et leurs convictions personnelles. On a quelquefois le regret de constater qu'il manque là même où il *devrait* être. L'auteur d'une étude sur *le péché véniel*, après des considérations peut-être excessives sur la multiplicité des fautes légères, conclut : on peut se consoler aisément de cette multiplicité, en songeant à l'extrême facilité de la rémission des fautes vénielles. J'en demande pardon au savant auteur, mais la question est mal posée; il ne s'agit pas de facilité de rémission, mais d'offense de Dieu. Le même raisonnement consolerait de la commission du péché mortel, parce que la rémission en est également facile. Je m'assure que d'accord en cela avec S. Thomas, dont il se réclame, il doit estimer que toutes les satisfactions de la créature ne compensent pas la moindre offense au Nom divin.

(1) 1 Ep., 4, 18.

qui, si facilement, dérivent d'un tempérament affectueux, d'une ardente imagination, d'une propension à la religiosité. Qu'elle éprouve ou non des sentiments de ferveur, une âme droite connaît sans hésitation son attitude à l'égard du péché, si elle lui cède, si elle lui résiste. Elle peut dès lors, selon les cas, ou espérer qu'elle a conservé ou récupéré ce don que Dieu lui octroya au baptême, ou le reconquérir par la pénitence.

Il est une autre marque digne de confiance: c'est l'usage que l'on fait de ce sens du Christ. Comment en effet reconnaît-on que l'on a des yeux, sinon en voyant, et des oreilles sinon en entendant? Et si l'on voit net, si l'on entend clair, on estime justement que ses organes sont en bon état.

Du fait que facilement, habituellement, spontanément, ma vie tient compte des réalités surnaturelles; qu'elle se conduit d'après les principes révélés; qu'elle trouve dans cette attitude la paix intime, la sécurité, et cette merveilleuse et exquise harmonisation du monde intérieur et du monde extérieur, cette solidarité pacifiée de l'esprit, de la chair, de la matière, non plus hostiles, mais enfin coordonnées par la soumission à l'Unité vivante; je conclurai avec une raison sûre de soi, et que je possède le sens du Christ, et qu'il n'est pas inactif en moi.

Qu'on le comprenne : ce signe de possession ne consiste pas, — encore qu'il ne les exclue nullement, — dans l'affection aux rites et aux liturgies, dans un attrait consolant pour la prière, dans des goûts sensibles et des suavités, en un mot dans la ferveur des sentiments. On le reconnaîtra dans cette *plénitude de vie* que les âmes les plus nobles ont quelquefois entrevue comme un irréalisable idéal, et que les autres n'ont même pas soupçonnée. (1)

Vie plénière, vie harmonieuse, — il faut répéter ces mots comme un appel à ceux qui craignent que la vie intégralement chrétienne ne soit mutilée et triste, — vie plénière, vie

(1) Eph. 4, 12 à 16, est un des passages que l'auteur pourrait citer à l'appui de ses dires et dont son texte est nourri. Mais ce qui importe ici n'est pas l'affirmation dogmatique, ni par conséquent l'identité verbale : c'est le contenu vital et il est l'objet d'une expérience incommunicable. L'auteur peut livrer les mots où sa pensée s'incarne, mais non sa compréhension de ces mots. Bossuet dit quelque part que l'homme est impénétrable à l'homme ; et en effet chacun des *actes* de l'homme (intérieurs ou extérieurs) est une résultante, une somme de toute sa vie ; or il n'existe pas deux vies semblables. L'auteur n'a donc pas l'intention de donner ici de la vie de foi une description schématique et complète. Son ambition est à la fois plus modeste et plus haute : porter, fût-ce une seule âme, à tenter une expérience qui a si pleinement et si heureusement réussi à tant d'autres.

harmonieuse, parce qu'elle est exaltée dans la lumière et l'unité. C'est alors que dans la conscience devenue un Evangile vivant, dans l'intelligence ouverte à toutes les inspirations de l'Esprit-Saint, dans le coeur fort d'une superbe indifférence pour tous les biens sensibles dès que leur jouissance entre en conflit avec l'acquisition des biens d'en-Haut, se réalise la liaison intime et personnelle de l'homme avec son Sauveur Jésus-Christ. Chaque fidèle, si modeste et effacée que soit sa situation extérieure, peut alors redire avec vérité la parole de l'Apôtre: "Si je vis, ce n'est plus moi qui vis: c'est le Christ qui vit en moi; ce que je vis maintenant dans la chair, je le vis dans la Foi au Fils de Dieu." (1)

Et sans doute cet admirable commerce ne se maintient pas toujours dans la splendeur consciente où la grâce l'élève parfois; mais il produit des fruits qui demeurent: l'intelligence et l'amour de l'Eglise, la filiale dévotion au Pape, le zèle des âmes et de l'honneur du Nom divin, avec le désir et la joie de servir.

Et sans doute aussi toutes les âmes ne montent pas si haut, ni d'abord, ni d'un seul coup; mais tous ces traits divins de l'idéal Visage sont ébauchés en elles dès que par le

(1) Galat. 4, 20.

don de Dieu et leur fidélité à sa grâce, elles entrent en possession du sens du Christ. (1)

(1) Ajoutons pour être complet que cette paix qui est éminemment ici la *tranquillité de l'ordre* ne modifie pas la condition actuelle de l'humanité, qui est l'épreuve; ni la nature de la foi, qui est obscure. S. Paul lui-même, ce héraut de la Foi, nous a fait confidence de ses luttes et de ses déchirements: "Je sens deux hommes en moi..." (Cfr. Rom., 7. 14 sq.) Beaucoup d'âmes, et des meilleures, et longtemps, ont plus conscience de la lutte que de la pacification qu'elle opère. "Tu ne me chercherais pas, si tu ne me possédais."

VI

LE NOEUD GORDIEN

La grande difficulté de la religion, et pour ainsi parler l'unique difficulté, celle que l'on retrouve au fond de tous les problèmes et de tous les doutes, est celle des rapports de l'Etre infini avec l'être fini.

La création, le gouvernement des créatures, le concours de la cause première avec les causes secondes; puis la Révélation, l'Incarnation et la Rédemption; le péché, l'expiation du péché, la liberté de l'homme et l'efficacité de la grâce; tout se ramène à ce *comment* qui nous inquiète et nous dépasse. Car les profondeurs de la Vie divine dans l'Unité de Nature et la Trinité des Personnes, nous sembleraient d'un intérêt tout spéculatif, à côté de cette question angoissante: Suis-je vraiment libre, suis-je vraiment capable *de faire mon salut?*

Là est le noeud gordien, et il est insoluble. Existe-t-il une épée d'Alexandre qui puisse le trancher?...

Remarquons d'abord brièvement — car ces considérations sont connues — que la nature est pleine de ces faits impénétrables à notre esprit. *Des faits,* dis-je, et il ne sert de rien ni de les nier, ni de les écarter. Les faits sont la réalité, la vérité du moins partielle, c'est-à-dire la règle, la norme de notre pensée, si notre pensée veut rester dans le vrai et le réel, et ne pas s'évanouir dans des systèmes sans consistance.

La vie est un fait. Pourquoi la vie? Comment la vie? Qu'est-ce que la vie? La vie est la vie. Nous ne savons rien de plus; nous n'en avons pas fait l'analyse; nous ne l'avons pas reconstituée par synthèse. Nous vivons pourtant.

L'électricité est un fait; nous la domestiquons et nous ne la connaissons pas encore. Est-ce un fluide ou une forme? Nous la tirons du mouvement et de la chaleur qui n'est peut-être qu'un mouvement (1); nous la transformons en mouvement, en chaleur, en lumière; son être intime, *son entité,* nous reste mystérieuse.

Et nous exigerions que Dieu, l'Infini, nous soit compréhensible, ou du moins que de com-

(1) Et le mouvement, qu'est-il lui-même? Je n'irai pas le demander à Zénon d'Elée!...

ment et le pourquoi de son Oeuvre nous soient adéquatement connus?

Nous donnons — et non sans raison — le nom de créateur à l'artiste, au romancier, au compositeur qui impose à une matière préexistante une forme nouvelle. Nous examinons l'oeuvre; nous interrogeons l'auteur: "Pourquoi ce détail? pourquoi ce personnage, pourquoi cet épisode, pourquoi ce développement?

—C'est, dit-il, qu'il revenait à mon dessein.

Nous nous tiendrons pour satisfaits.

Dieu qui a créé, non pas une sonate, mais un monde; et non pas d'une matière préexistante, mais du néant; Dieu qui seul mérite le nom de Créateur, ne suffira-t-il pas qu'il nous réponde: Ceci revenait à mon dessein?

Et d'autre part, si Dieu nous répondait, serions-nous à même de comprendre sa réponse?

Supposons qu'ignorant des choses de l'électricité, mais très observateur, quelqu'un pose cette question à l'électricien:

—"Je remarque que vous accouplez vos piles tantôt d'une manière et tantôt d'une autre.

—Oui, lui répondra-t-on; en série (*shunt*) ou en combinaison (*compound*).

—Ah! Pourquoi?

—C'est pour augmenter le débit ou la tension, selon que j'ai besoin de plus ou moins de volts, de plus ou moins d'ampères."

Notre curieux se contentera-t-il de cette explication, ou dira-t-il qu'il la trouve purement verbale? Cela dépend de sa candeur.

Il en sera souvent ainsi des réponses du théologien.

Dans un raccourci vigoureux, Bossuet résume la doctrine de S. Thomas sur le libre arbitre, de cette manière: *Dieu qui donne l'être et qui donne à l'être son opération, donne aussi à l'opération son mode. Donnant l'agir, il donne l'agir librement.*

—"Jeux de mots," dira mon esprit fort.

Dieu pourtant nous a donné la raison de son Oeuvre. Nous satisfera-t-elle?

VII

LA REPONSE DE DIEU

DIEU EST AMOUR.

Et selon le principe que tout être agit selon sa nature, Dieu n'agit que parce qu'il aime, pour aimer et pour être aimé.

Dieu a aimé, dit Saint Augustin, *et Il a créé.*

Bien qu'il aime toutes ses oeuvres, l'homme cependant semble être son oeuvre de prédilection. Il l'a aimé d'une charité éternelle. Il l'a aimé avant tout retour prévu: *prior dilexit nos.*

Dieu a tant aimé son oeuvre — le monde — qu'Il lui a donné son Fils. Il a adopté les hommes dans ce Fils; Il veut que nous soyons appelés ses enfants, et que nous ayons la réalité de ce nom; c'est-à-dire que nous soyons participants de sa nature et cohéritiers des richesses de sa gloire.

Dieu veut le salut de tous les hommes; Il le veut sincèrement, Il le leur donne gratuitement. Il le leur donne, car nul n'aurait pu le mériter. Cette gratuité du salut est la thèse

énergique de S. Paul, particulièrement dans son Epître aux Romains.

De sa sincérité, Dieu a donné une preuve: Il envoie son propre Fils unique à la Croix, pour racheter l'homme qui s'était perdu, pour le reconquérir sur la mort et sur l'enfer. Le Verbe incarné, le Christ Sauveur, Jésus, est donc le *don* de Dieu aux hommes, par lequel et avec lequel tout autre don leur est accordé.

C'est ainsi que, selon la forte parole de S. Paul, Dieu accrédite sa charité auprès de nous: *Commendat autem charitatem suam in nobis.* (1)

Dieu nous a donc aimés, choisis, prédestinés, justifiés, glorifiés, en son Fils dont Il a fait notre aîné, notre rançon, notre Chef, notre Sauveur: *Dieu est amour!* (2)

---

(1) Chacune de ces allégations étant formée d'un ou plusieurs textes scripturaires, nous nous bornerons, par brièveté, à indiquer les références dans l'ordre de citation: 1 Joan 4, 8-16. — Prov. 16, 4. — Sap. 11, 25; Ps. 8, 5; Hébr. 2, 7. — Jer. 31, 3; 1 Joan. 4, 10. — Joan. 3, 16; Gal. 4, 5; 1 Joan. 3, 1; 2 Pet. 1, 4; Rom. 8, 17; Eph. 3, 16. — 1 Tim. 2, 4; Tit. 3, 5-7; Rom. 3, 23. — 1 Joan. 3, 16; Gal. 4, 4; Osée, 13, 14; 1 Cor. 15, 55; Hebr. 2, 14; Joan. 4, 10; 2 Cor. 9, 15; Rom, 8, 32; ibid. 5, 8.

(2) Rom. 8, 29; *aîné*: Rom: 8, 29; Col. 1, 15; Apoc. 1, 5; *rançon*: Mat. 20, 28; 1 Cor. 1, 30; *chef*: 1 Cor. 11, 3; Eph: 4, 5; *sauveur*: Luc. 2, 11; Joan. 4, 42; 1 Tim. 4, 10. etc...

Telle est la réponse qu'Il donne à mes inquiets pourquoi.

Je ne comprends pas tout, je l'avoue. J'admets ne pas avoir de toute l'économie divine du salut une démonstration mathématique.

Mais mis en face de la charité de mon Dieu, de sa *philanthropie* (1) manifestée dans l'Incarnation et la Passion de son Fils, je sens ma confiance grandir jusqu'à la certitude absolue: l'espérance ne confond pas. Oui, j'ai confiance en Dieu, je n'en rougis point, et par cette espérance je suis *sauvé!* (2)

Credidimus caritati: je fais crédit à la Charité divine: Le Dieu de la Crèche, le Dieu de la Croix, le Dieu de l'Eucharistie ne saurait me trahir! (3)

(1) Ep. à S. Tite, 3, 4, selon le grec.

(2) Rom. 5, 5; Ps. 24, 2-20; Rom. 8, 24.

(3) 1 Joan. 4, 16.

VIII

CERTITUDES

Pourquoi réclamerais-je une autre certitude que la certitude de l'amour? C'est par une faiblesse de notre intelligence, matérialisée par son commerce avec les sens, que la certitude de foi nous paraît moins ferme que la certitude d'évidence fournie par le raisonnement ou l'expérience. Basée sur l'infaillible Parole de Dieu, la certitude de foi est inébranlable et absolue. *Elle ne peut pas nous tromper.* Tandis qu'il n'est pas un esprit sincère qui n'avouera facilement que ses sens, que son jugement l'ont maintes fois déçu: "J'étais si sûr d'avoir vu, d'avoir entendu! Et je m'étais pourtant trompé! J'étais si sûr de mon jugement, et mon jugement m'égarait!" (1)

Tous ceux qui sont un peu au courant des recherches de la psychologie expérimentale con-

---

(1) Le langage est un témoin inconscient de nos idées foncières; il dit: *j'avais cru voir, j'avais cru comprendre;* parce qu'en définitive la confiance, la foi, est pour lui la suprême certitude.

naissent les illusoires suppléances que la mémoire, sensitive ou intellectuelle, fournit aux données des sens et de l'esprit. *"Je ne crois que ce que je vois"* n'est plus un axiôme que pour des "penseurs" de culture primitive.

D'ailleurs le problème qui nous occupe n'est point mathématique, ni même purement intellectuel; rationnellement parlant, il est donc illégitime de lui chercher une solution uniquement intellectuelle ou mathématique. Mon salut n'est pas une abstraction; c'est ma vie; ni je ne suis un théorème, mais un être vivant, pensant, aimant, souffrant. La mathématique n'aime ni ne souffre . S'il convient d'aller au Vrai avec toute son âme — et non pas rien qu'avec son cerveau — la convenance est plus grande encore pour aller à la Vérité vivante, à Dieu !

Quelqu'un a-t-il jamais demandé à sa mère la justification mathématique de l'amour filial ? Et le plus éperdu des intellectualistes — s'il fut capable d'aimer — a-t-il soumis l'affection de son épouse ou de son enfant aux réactifs de la raison pure ?

Credidimus caritati. Et si l'on me dit que Dieu reste le maître, qu'Il aime qui Il veut et qu'Il sauve qui lui plaît (1), je trouverai cette

(1) Rom. 9, 15.

suprême indépendance et liberté de Dieu adorablement bonne et rassurante; car sa volonté n'est pas comme la mienne capricieuse et mobile; elle n'est point arbitraire; elle est la volonté infiniment sage et libérale du plus aimant des Pères.

Et je sais qu'aux mains de mon inconstance et de ma faiblesse, mon salut serait bien plus exposé!

IX

LA PENSEE ET LA PAROLE

Qu'il reste des difficultés de détail, je n'en doute pas et je ne m'en trouble pas non plus. J'essaie de comprendre l'ensemble, assuré que le détail se justifiera plus tard. (1)

---

(1) Cette présomption, que le détail se justifiera dans l'ensemble mieux connu, est elle-même une méthode légitime, basée sur le rapport de finalité de la partie au tout. Elle permet de construire un raisonnement universellement efficace: l'Eglise enseigne tel point; or l'Eglise est une infaillible maîtresse de vérité, puisqu'elle est divine; donc tel point est vrai. La preuve de la mineure (qui est la majeure réelle de l'argument) se fait *rationnellement* par l'histoire. La voici en abrégé: l'échec de son Fondateur, l'incapacité de ses premiers Apôtres, l'hostilité foncière de la nature humaine à sa doctrine; la cruauté, la durée, l'universalité de la répression qui accueillit sa propagande; l'opposition presque permanente des pouvoirs publics; les germes de mort entretenus dans son sein par les schismes, les hérésies, les scandales; les erreurs politiques de ses chefs, n'eussent pas permis à l'Eglise de naître, de grandir et de vivre, si elle n'avait été qu'humaine et non divine. Cette argumentation se trouve déjà dans Pascal et Bossuet. Pourquoi n'ajouterais-je pas qu'avant d'argumenter il est de toute prudence de s'assurer du fait, savoir: que l'Eglise enseigne tel point; les affirmations dogmatiques de l'Eglise sont étonnamment peu nombreuses; et d'autre part l'ignorance et la mauvaise foi lui prêtent tant d'absurdités qu'il faut être bien sur ses gardes en cette matière.

Que diriez-vous d'un homme intelligent, qui *n'admettrait* pas la cathédrale de Chartres pour un grotesque qu'il a vu dans le portail? Et de cet autre tout aussi intelligent et cultivé, qui *n'admettrait* pas la *Symphonie pastorale* ou la *Sonate pathétique* pour un passage dont il n'a pas saisi la liaison? Et vous approuvez ce troisième qui n'*admet* pas le christianisme à cause de l'histoire de Jonas; car il est impossible, argumente-t-il, qu'un homme passe trois jours dans le ventre d'un poisson, ce poisson ne fût-il pas une baleine.

Or la Cathédrale est un *fait;* elle existe, elle existait et subsistera malgré son négateur; elle est belle, abstraction faite du grotesque, et avec ce grotesque elle demeure ce qu'elle est. Et la *Symphonie* est un *fait,* elle est un chef-d'oeuvre, avec ou sans le passage non admis. Et le Catholicisme est un *fait,* un fait qui remplit le monde; un fait qu'on ne peut nier ni expliquer scientifiquement autrement qu'il ne s'explique soi-même, à moins de renoncer à toute vérité. à toute méthode honnête d'arriver au vrai: car il est exact que le catholicisme ne se juge bien que du dedans.

La baleine de Jonas y tient peu de place; elle ne gêne pas beaucoup ceux qui sont entrés. Et quant aux gens très intelligents et cultivés qui sont capables de nier le Parthénon

parce qu'ils n'ont pas compris tel parti décoratif, qu'ils restent dehors: leur esprit a besoin de se mettre au large.

On peut toutefois essayer de trouver une explication aux difficultés de détail; et la meilleure sera souvent de les préciser. Il arrivera en effet que cette précision révélera dans les termes du doute une contradiction, un illogisme, qui dispensera de le prendre au sérieux.

Prenons l'exemple classique du terrible problème de la prédestination: *Dieu savait, en me créant, si je devais être sauvé ou réprouvé; donc de mon côté rien à faire.*

Faut-il répéter ici que cette étude s'adresse aux âmes sincères qui veulent la vérité, et non aux autres qui ne cherchent que l'impunité? Et à ces âmes sincères nous dirons: cette phrase cruelle n'a pas plus de vérité, de réalité objective, qu'un épouvantail à moineaux. (1)

Si je tente de préciser les éléments du problème, ainsi qu'il est conseillé plus haut, je re-

(1) Rappelons d'abord la réfutation du gros bon sens: Nous irons demain à Longueuil; et puisque Dieu sait de toute éternité si nous devons ou non mourir noyés dans ce voyage, nous ne prendrons pas la *traverse*; nous couperons à travers le fleuve. — Vous refusez? Votre fatalisme est inconséquent, mais en somme vous avez raison: sans avoir la science infinie de Dieu, vous savez *infailliblement* que vous vous noieriez si vous risquiez l'aventure.

marque ceci : que je juge d'une chose qui n'existe pas encore, et qui se fait instant par instant, une chose *en devenir*, savoir : mon salut, d'après une donnée que je suppose déjà *fixée* et immuable. Je présume le but d'un voyage dont l'itinéraire est incertain. S'il m'était permis d'user de termes techniques, mais s'opposant bien, je dirais : je juge d'une chose *en dynamisme* d'un point de vue *statique*. La faiblesse de notre esprit se trahit — et nous trahit — dans ce procédé qui consiste à décomposer, afin de le comprendre, le mouvement en moments successifs, autrement dit à l'arrêter.

Et c'est en vain qu'on m'objecte qu'en Dieu mon destin étant déjà fixé, je puis logiquement me transporter en esprit au terme du chemin que librement je parcours ; ce n'est que réitérer la même difficulté sous d'autres formes. Car on n'anticipe ainsi la conclusion du problème qu'en négligeant l'un de ses éléments, l'élément dynamique, tout aussi essentiel que l'élément statique.

Le problème reste donc pour nous insoluble, faute d'une donnée. Tandis que Dieu, dont la science est infinie, infaillible, éternelle, Dieu possède cette donnée : et son conseil est celui-ci : *"Contendite, faites effort."* Sa science infinie, loin de paralyser et de rendre inutile notre libre activité, lui permet au contraire de faire entrer

celle-ci comme facteur nécessaire dans l'accomplissement de notre destin; et de plus, parce qu'elle est éternelle, elle rejette toute succession de temps et de moments, toute relation d'antériorité et de postériorité; elle est un éternel présent. En Dieu, nos *avant* et nos *après*, nos *d'abord* et nos *ensuite* n'ont pas de sens.

Comment cette immobilité s'adapte-t-elle à notre fugacité? C'est là qu'on retrouve le mystère, l'unique mystère, des rapports du fini à l'infini; c'est là que se rive la chaîne dont nous tenons les deux bouts. (1) Mais le décret absolu dont je m'effraie, s'il est porté, ne l'est point selon le mode humain que j'imagine.

Ceci amène une deuxième considération: nos pensées subissent du fait de l'imperfection de notre langage une déformation, et c'est cette déformation qui nous égare.

Ce que je viens de dire de l'éternelle actualité de la science divine, il me semble le comprendre d'une manière presque adéquate. En rejetant

---

(1) Cette expression devenue classique est de Bossuet, *Traité du Libre Arbitre*. Notre liberté est un des bouts de la chaîne, la souveraine puissance et indépendance de Dieu est l'autre bout. En parlant d'immobilité en Dieu, on se réfère à la parole de S. Thomas, — et d'Aristote — qui nomment Dieu: le Premier Moteur immobile. Ne perdons pas de vue toutefois que cette immobilité est infiniment active et agissante: Dieu est en effet L'ACTE PUR.

toute image empruntée à l'ordre matériel, toute figuration sensible même épurée, ma pensée arrive à concevoir, au moins pour un instant appréciable, cette actualité d'une connaissance à qui tout objet intelligible est également présent et également su. Sans doute je ne conçois ainsi que l'*acte* de connaissance. Si j'essaie d'appliquer mon effort à concevoir les objets appréhendés par cet acte, le vertige des incommensurables abîmes paralyse ma pensée: *Celui qui scrute la majesté est opprimé par la gloire.*

Pourtant j'ai entrevu ce que peut être l'acte unique qu'est la science divine. Imparfaitement, au delà de tout ce que je puis sentir, soit; mais véritablement. Et maintenant, cette conception de ma pensée, si j'essaie de l'exprimer; c'est-à-dire, de la revêtir d'une forme sensible; m'est-il permis d'user de cette comparaison exacte et respectueuse? si j'essaie d'incorporer le verbe de mon esprit à un mot et de l'incarner, — l'impuissance du langage humain commence de trahir la vérité. Poussé par l'irréalisable désir de dire ce que j'ai si clairement conçu, et déçu par l'impossibilité de trouver le terme unique et véridique où se satisferaient à la fois mon esprit et celui des autres, je multiplierai expressions et comparaisons, et en même temps les causes d'erreurs et d'équi-

voques. Je pensais juste maintenant je parle inexactement; et tout à l'heure l'inexactitude de mon langage contaminera ma pensée; faute de meilleures je garderai les expressions qui m'ont d'abord servi; et je cesserai peu à peu de m'apercevoir quelles ont conservé leur sens inexact, indigent, déficient, et que par là ma pensée a perdu son exactitude et sa plénitude premières.

Les équivoques de mon langage altèrent la rectitude de ma pensée; je continue de savoir que la science de Dieu n'est pas successive, mais simultanée; lorsque je dis: *Dieu prévoit mon salut ou ma réprobation,* je SAIS encore que cette proposition est erronée; en raisonnant je secouerais mon erreur; mais je ne raisonne pas, — je ne raisonne presque jamais, — je me laisse entraîner par une impulsion sentimentale, et je doute, et je me trouble ou me révolte. (1)

(1) De même nous savons cette chose évidente: que la connaissance que possède Dieu de la possibilité de certains faits (qui ne se produiront pas faute de la réalisation d'une condition) ne nécessite pas ces faits. C'est ce qu'on appelle les futurs conditionnés, ou les futurs possibles.

Un trait de la vie du Roi David fournit ici un exemple classique: David demande au Seigneur, par l'intermédiaire du grand prêtre, si les habitants de Céila le livreront à Saül son ennemi, au cas où il se confierait à eux; et sur la réponse affirmative, David ne descend pas à Céila.

(1 Sam. 23, 12.) Les théologiens infèrent de cet épisode que Dieu connaissait, et sans que cette connaissance en nécessitât l'accomplissement, le dessein des Céilites.

Involontairement nous nous représentons la science divine à l'égard de ces événements conditionnés, comme la prévision qu'un habile joueur d'échecs peut former des combinaisons alternatives résultant du déplacement de telle ou telle pièce. Cette représentation, est-il besoin de le dire, est d'un anthropomorphisme aussi inexact que puéril.

Examinons d'ailleurs notre conception de Dieu et de ses opérations; nous constaterons qu'ordinairement elle est celle d'un esprit *prodigieusement* sagace, puissant, étendu, telle que nous pouvons la former en grossissant démesurément, indéfiniment, nos facultés humaines. Là est le vice secret de nos pensées et la cause de nos doutes: car Dieu n'est pas cela. Il est l'Infini, l'Absolu. Entre notre concept obtenu par grossissement et Sa Réalité, il y a l'abîme de l'Incréé au créé, de l'Etre nécessaire au contingent.

X

LE SALUT ET LE PECHE

La dernière occasion de doutes dont cette étude s'occupera, est l'idée erronée et pourtant commune qui a cours touchant le salut et la réprobation.

La plupart des chrétiens imaginent la vie éternelle comme le bilan de la vie présente, et celle-ci comme un compte qui se solde par actif ou passif.

A leurs yeux, Dieu apparaît comme un méticuleux comptable, dont le grand et unique souci durant qu'ils vivent, est de noter leurs bonnes oeuvres et leurs défaillances. A l'heure décisive du jugement, ce comptable pointilleux et — on ose, hélas! ainsi penser de *Dieu* — et d'une sévérité mesquine, se transforme en solennel président d'une distribution de prix. Les comptes sont vérifiés, la balance est faite: si les dettes l'emportent, c'est la faillite et l'enfer; si le crédit, le vieux digne monsieur décerne prix et couronne: c'est le ciel.

Faut-il protester contre cette imagination

plus fatale encore que grossière ! Que des manuels universitaires de morale laïque, dans leur terreur d'un Dieu personnel et non neutre, propagent cette doctrine grotesque, on le supporte ! Mais il est inconcevable que des chrétiens fassent à ce point injure au Dieu aimant et bon qu'ils nomment pourtant leur *Père*, qui lui-même les appelle ses enfants, et qui veut vivre en eux pour les diviniser, pour les rendre participants de sa vie et de son bonheur !

La vérité est tout autre.

Le salut consiste (1) dans notre déïfication, dans notre transformation vitale en N. S. Jésus-Christ, par l'opération de l'Esprit-Saint. Il n'est donc pas une lutte plus ou moins heureuse avec le péché. Cette lutte contre le péché est, par rapport à l'oeuvre de Dieu en nous, une préparation nécessaire, une condition imprescriptible ; elle n'est pourtant *que cela*. Dans l'ensemble de notre destinée, elle n'est qu'une étape, et non la plus importante. La Vie éter-

(1) On pourrait, avec une exactitude non pas plus grande mais plus profonde, définir le salut (et la Religion) l'établissement, la culture de relations personnelles intimes, conscientes bien que non connues par les sens ou la raison, entre Dieu et l'homme, par la médiation de l'Homme-Dieu Jésus-Christ, notre Seigneur, notre Chef, notre Archétype ; cette définition, si claire et plénière qu'elle soit, ferait-elle partie de ces vérités que toutes les âmes ne peuvent porter ?

nelle, notre vraie vie, commence pour chacun de nous non pas à la mort, ainsi qu'on est ordinairement porté à le croire, mais bien au baptême, par l'infusion de la grâce sanctifiante et des autres dons de l'Esprit-Saint; elle doit se développer concurremment à la vie présente, dans laquelle "elle s'insère pour la surnaturaliser". Tous les événements de notre existence tendent à ce développement. Le dernier épisode de notre course terrestre, la mort corporelle, met fin à l'épreuve et nous sommes à jamais fixés dans l'état où nous nous trouvons alors. Notre vie cependant se prolonge telle quelle: pas d'arrêt, pas d'hiatus, pas de fin suivie d'un recommencement. De même que la fleur épanouie continue le bouton sans qu'il y ait interruption dans le mouvement vital de la plante, de même, sans qu'il y ait d'interruption dans notre vie psychique, nous passerons des ténèbres de la lumière créée à la splendeur perdurable des clartés éternelles.

C'est donc à chacun des instants de l'existence présente que s'opère le salut des justes, par l'adhésion qu'ils donnent à Dieu, à la pensée de Dieu, à la volonté de Dieu, à l'accomplissement de sa gloire. Semblablement la réprobation du pécheur s'opère à mesure que sa vie se détourne de Dieu, méprise Dieu, lui préfère une idole. Dieu est si bon, il est vrai,

qu'Il est toujours prêt à accueillir le pécheur repentant, et bien plus, qu'Il le sollicite inlassablement de revenir, de *se convertir* à Lui. Mais il est vrai aussi que plus on diffère ce retour, plus on s'éloigne du centre de tout bien, plus la conversion devient difficile et problématique. Or au terme fixé, l'épreuve, qui n'est que la liberté d'adhérer à Dieu ou de le repousser, l'épreuve cessera; et ce que l'âme aura choisi, elle le possèdera.

Cette conception du salut n'est-elle pas la seule digne et de l'homme et de Dieu? Ne justifie-t-elle point Dieu du reproche de sévérité que, si témérairement, on Lui impute parfois?

Le châtiment éternel que le pécheur s'attire est infligé non pas à un acte transitoire, mais à une attitude d'âme, délibérément maintenue, obstinément conservée, malgré toutes les instances, et j'oserai dire les supplications d'un Père qui, outragé, oublie son offense, pour ne songer qu'au danger où se précipite le rebelle et l'ingrat. (1)

(1) L'on voit que la justice, le salut "est tout autre chose que l'accomplissement extérieur d'observances rituelles et morales"; et aussi que le péché, dans son essence "est tout autre chose que la violation de certaines prescriptions déterminées".

L'on voit de même combien nos *frères séparés* se trompent, lorsqu'ils parlent de l'immoralité

Cette idée du salut que nous venons de présenter, ne correspond encore qu'à une partie de la vérité; elle est purement individualiste.

Le plan de Dieu est plus vaste: il comprend toute la création — même matérielle (*Rom.* 8, 18) — quoiqu'il n'existe de solidarité réelle qu'entre les créatures intelligentes et libres.

---

de notre sacrement de pénitence. La vraie doctrine de l'Eglise répudie avec horreur ce faux principe "*qu'il suffit de se confesser pour être quitte avec Dieu*". Non, il faut avant tout se convertir de coeur. Remarquons de plus que ceux des protestants qui ont gardé la notion de la justification (et qui viennent de plus en plus à la notion purement catholique) sont bien mal fondés à nous faire ce reproche, quoique injuste: car si la justice que nous recevons du Christ nous est imputée extérieurement, comme ils le prétendent, et qu'elle ne purifie pas plus l'âme qu'un vêtement ne fait le corps, la contrition intérieure du péché est inutile. Heureux illogisme! les vrais chrétiens du protestantisme ont une horreur du péché toute pareille à celle des bons catholiques.

Il nous faut cependant reconnaître que la *pratique* de certains catholiques ignorants ou pervers semble parfois donner prise à ce reproche d'immoralité. On trouve de ces pauvres âmes qui considèrent l'obligation de la loi divine comme une défense qu'on peut violer, dès qu'on est disposé à payer l'amende. L'amende en l'espèce, c'est la confession et la satisfaction. C'est la conception de la loi pénale appliquée au Décalogue. Qui ne voit combien cette erreur est pernicieuse! Le péché n'est pas une contrebande. C'est l'offense du Dieu Très Saint, et la souillure mortelle qu'il imprime à l'âme ne s'efface que par un "amoureux repentir".

C'est particulièrement pour l'intelligence, la compréhension de cette doctrine, qu'est nécessaire le don d'un "sens nouveau", qui permet de saisir immédiatement, intuitivement, la Vérité, sous l'espèce ou apparence de la formule dogmatique.

Voie plus excellente (1), gnose surréminente (2), supérieure à la connaissance charnelle (3) et élémentaire (4), S. Paul la résume dans ce programme: *Récapitulation de toutes choses dans le Christ.* (5)

---

(1) 1 Cor. 12, 31. (2) Phil. 3, 8. (3) 1 Cor. 3, 1. (4) Joan. 16, 12; Math. 13, 10. (5) Ephes. 1, 10 selon le grec; cfr. Gal. 4, 4; Colos. 1, 16-19.

CONCLUSION PRATIQUE

> Crede ergo, ut munderis. Prius te oportet credere ut postea per fidem Deum merearis adspicere. Deum enim videre vis? Audi Ipsum: Beati mundo corde quoniam ipsi Deum videbunt. Prius ergo cogita de corde mundando: quidquid ibi vides quod displicet Deo, tolle.
>
> S. Aug., serm. 175 de temp.

C'est par la charité qu'on arrive à la Vérité. (1) Pascal l'a noté: c'est le manque de charité qui fait qu'on ne croit pas les vrais miracles (2), et conséquemment la vraie religion.

"Crois donc et deviens pur! Il te faut d'abord croire afin que par suite tu mérites de voir Dieu par la Foi. Ne veux-tu pas voir Dieu? Ecoute sa condition: Bienheureux les coeurs purs, car ils verront Dieu. Pense donc à purifier ton coeur: ce que tu y vois qui déplaît à Dieu, enlève-le!"

Vous êtes chrétien par le baptême; mettez

1) Eph. 4, 15.

(2) PASCAL-*Giraud*, Pensées, XIII. 13.

d'accord votre conduite et vos promesses, vous obtiendrez par là de comprendre la vérité de vos promesses.

Faites *comme si* vous aviez la Foi que vous désirez avoir, car de fait vous l'avez, quoique peut-être latente et insensible. Ce "comme si" est excellemment fondé en psychothérapie; il n'est pas, comme vous le craignez, une abdication de votre raison, mais au contraire le moyen de la doter d'un *"sixième sens"* sans lequel, dans les choses de Dieu, elle reste aveugle et inerte.

Surtout débarrassez votre âme du bandeau qui l'enténèbre: éloignez le péché et l'occasion du péché par la prière, le repentir, la confession. Gardez les commandements et l'Esprit-Saint viendra en vous. (1)

---

(1) Joan. 14, 15-17. Pascal encore (Le Pari, *Giraud*, Opuscules, p. 77.) a exposé admirablement toute cette *direction*. Je l'ose citer malgré la longueur du passage, mon texte n'ayant rien à perdre et mon dessein ne pouvant qu'y gagner. "Travaillez donc, non pas à vous convaincre par "l'augmentation des preuves de Dieu, mais par la "diminution de vos passions. Vous voulez aller "à la foi et vous n'en savez pas le chemin; vous "voulez vous guérir de l'infidélité et vous en "demandez le remède: apprenez de ceux qui ont "été liés comme vous et qui maintenant parient "tout leur bien: ce sont gens qui savent le chemin "que vous voudriez suivre et guéris d'un mal "dont vous voulez guérir. Suivez la manière dont "ils ont commencé: c'est en faisant tout comme "s'ils croyaient, en prenant de l'eau bénite, en "faisant dire des messes, etc. Naturellement

Etudiez votre religion avec sincérité et humilité; non pour la trouver en défaut, mais pour la connaître.

Demandez à Dieu de vous rendre sa lumière, et bientôt vous verrez vos doutes et vos objections — sinon se résoudre comme une équation dont l'inconnue est révélée, — du moins se fondre dans la splendeur de la Foi, comme les fantômes d'une nuit fiévreuse dans la rieuse et fraîche et réaliste clarté du matin.

"même cela vous fera croire et vous abêtira.
"—Mais c'est ce que je crains! —Et pourquoi?
"Qu'avez-vous à perdre? Mais pour vous montrer
"que cela y mène, c'est que cela diminuera vos
"passions qui sont vos grands obstacles." Certains *esprits superbes*, notamment Victor Cousin, se sont scandalisés du mot *abêtir*. Ils ne l'ont pas compris, et même (évidemment) ils n'ont pas remarqué dans le contexte ni l'interrogation: "Qu'avez-vous à perdre?" qu'il est permis d'estimer narquoise, ni la conclusion: "Cela diminuera vos passions". Si énergique que soit cet *abêtir*, il l'est à peine autant que le mot "*Humiliez-vous*", contre lequel personne ne proteste et dont pourtant la racine est *humus*, terre.

TABLE DES CHAPITRES

